

SWIMMING BLUES

Marion Blondel

Oh comme elle les hait ! Ils hurlent, bondissent, frétillent. Ils se chamaillent et s'éclaboussent. Ils dévalent en hordes fraternelles, ou se rassemblent sans même se connaître en ouragans d'éclats de rire perçants. Ils la bombardent de sauts incessants, la martèlent tête en haut, et maintenant tête en bas... Ils l'indisposent de morve, de crème solaire appliquée à l'excès, et d'urine ! Les cris aigres de leurs mères n'y changent rien. Le sifflet strident, plus rare, ne les calme qu'un instant. Et c'est reparti... A nouveau ils courent. S'élancent en tornades insensées. Ils veulent tout, la glace et le toboggan, maintenant et en même temps ! Quelle bande d'imbéciles. Ils glissent, se projettent, s'échappent comme des anguilles des bras de leurs parents. Ils veulent toujours rester, encore et toujours y retourner. Et leurs jérémiaades insoutenables quand ils se cabrent jusqu'au vestiaire... Ils reviendront, promis ! En attendant, d'autres tout neufs les remplacent. Et tout recommence. Le même enthousiasme béat irradie leurs visages. Qu'ils sont laids... Et elle doit les accueillir sans rien dire ? Elle ne peut pas tempêter, encore moins bouillir ? A dire vrai, elle a déjà essayé. Mais, comme son alcalinité que Yannick surveille comme le lait sur le feu, sa température est scrupuleusement contrôlée, variant tristement entre vingt-huit et vingt-neuf degrés. Rien à faire, elle est bloquée. Les vagues se succèdent, s'entrechoquent, incessantes, la bousculent, l'exaspèrent. Au secours... Le brouhaha à chaque fois explose, s'étouffe en millions de bulles réjouies, s'absorbe comme dans une ouate translucide et bleutée, et, d'un coup de pied, à nouveau retentit le vacarme qu'il faudra supporter jusqu'à l'annonce salvatrice. Oh comme elle l'attend ! La divine, tonitruante et sentencieuse « Evacuation des bassins, s'il vous plaît ». Mais pour l'instant, ballotée de droite, de gauche, elle désespère.

Aujourd'hui, c'est Mercredi. Ils arrivent.

A quelques minutes de l'ouverture, l'angoisse pulse contre ses carreaux de faïence. Mais elle le sait, le pire reste encore à venir : bientôt les vacances... Dès la première semaine, c'est simplement insupportable. Mercredi tous les jours ! Elle implore alors de toute sa masse, enflé et se rétracte en sanglots silencieux. Elle pleure, à gros bouillons. Personne n'y prête attention. Alors, parfois, oui, c'est vrai, elle en retient un. Ce n'est pas glorieux, c'est sûr. Elle repère le plus faible du groupe – comme c'est lâche, jubilatoire de voir ce corps malingre se débattre dans son maillot trop grand – ou le plus arrogant, qui enchaîne sauts périlleux ou papillon brutal. Mais elle ne parvient jamais à l'avoir. Dommage ! Une mère éplorée accourt en s'égosillant,

ou, plus rarement, Yannick plonge. Il la regarde ensuite d'un air de reproche. D'accord, d'accord... Un peu de remord au fond du chlore.

Yannick prend soin d'elle, l'appelle parfois « ma belle », alors elle s'étale. Mais le plus souvent, il ne se parle qu'à lui-même. Ah, les humains... Chaque soir, il remonte un à un les longs barreaux de la cage à nageurs (ça sert à les ranger, sinon ils se rentrent dedans). Elle se sent plus légère, presque libre. Parfois Yannick plonge et nage, nu. C'est drôle et gênant à la fois. Il glisse, seul, dans toute la diagonale. « C'est ça la liberté ! » crie-t-il en s'ébrouant. Sa voix résonne sous la coupole et dans les gradins vides. Il part vite, sans adieu. Elle reste seule dans le noir imparfait, le rectangle vert et jaune de la sortie de secours grésillant piteusement.

Quand la nuit tombe enfin, elle songe à des plongeons parfaits, à des longues, longues coulées fuselées. Dansez, milliers de bulles minuscules et gaies ! Envolez-vous en tourbillons ! Brillez et frissonnez lentement, tant qu'il est temps... C'est à cette paix qu'elle aspire désormais. Finis les rêves de performance, à porter des nages laborieuses, des entraînements sérieux, à consoler des exploits insatisfaits. Les victoires d'un jour ne la font plus vibrer. Qu'importe ? Elle sait la chute après la gloire, et les regrets. La sueur et les larmes non plus ne la désespèrent plus. C'est agaçant cette agitation de l'âme à la fin ! Elle s'est résignée. Reste la joie, et la beauté : cette jeune femme chaque semaine qui file sans un éclat, coulées limpides, roulis placide des épaules, muscles du dos bandés, presque virils, qui la caressent, ourlent sa surface d'ondulations douces ; ou cet athlète d'hier, jambes lisses et ventre blanc, aux virages ronds comme une loutre lovée et qui l'embrasse de ses paumes précises et fermes. Leurs courses lentes, sans attente la réconfortent. Ils ont compris, eux aussi.

Aujourd'hui, Lundi. Enfin ! Aucun bruit. Aucun corps malpropre, poilu ou ventripotent, rien. Elle respire. Le soleil la caresse à travers les vitres. Les spaghetti dorés oscillent dans son ventre. C'est un doux chatouillis, subtil et lent. Elle se réchauffe ainsi dans un ronflement calme. Elle l'a bien mérité. La lumière étincelle, belle, plus puissante alors qu'approche midi ; puis s'adoucit, oblique et pénétrante à la tombée du jour. Le temps s'écoule placidement. Qu'un souffle de vent d'été ride sa peau et les arabesques se brouillent, fondent comme un brouillard. Lentement se recomposent de nouvelles nervures. C'est toujours beau, complexe. Tout le jour elle admire l'or de ces nattes imprévisibles. Les liens vibrant se tissent, plus ou moins denses, se retrouvent ou s'éloignent, comme des bras clairs qui se tendent, se poursuivent en phalanges

oscillant en au revoir mélancoliques. Ils se changent parfois en squelettes faméliques, flottant mornes jusqu'à la mort du jour. La vie c'est parfois si triste aussi...

Aujourd'hui elle aime le lent défilé des mamies à bonnet, leurs brasses tremblotantes, leurs maillots amples, fleuris, leurs papotes stoïques en bout de ligne. Émerveillement éternel pour les petits enfants et recettes de cake dont elle perçoit le murmure étouffé. Parfois un bouchon d'oreille s'abime en zigzag et reste abandonné. Yannick viendra bien le récupérer... Elle les connaît par leurs prénoms – Margot, Louise, Martine ... Elle les observe avec tendresse, les porte comme elle peut de sa poussée d'Archimède. Elle lisse leurs rides, détend leurs articulations. Elle fait ce qu'elle peut. Elle pardonne même l'urine : ce n'est pas vraiment leur faute. Chaque fin de matinée, la satisfaction simple du travail accompli quand elle perçoit le contentement las de leur sourire. « A demain, Henri » : c'est Margot, la coquine ! Peut-être un couple, encore. Alors elle s'attendrit. Elle en a connu tant des émois amoureux. A tout âge ils l'ont ému. Le plus souvent bien sûr, ce sont des adolescents qui se cherchent maladroitement sous la surface. C'est toujours la même rengaine : embardées rieuses, frôlements brutaux, étreintes effrontées, abandons délicieux. Et parfois un baiser. Elle y mêle son chlore, apaise les caresses. Les amoureux reviendront après les cours, loin du tumulte et des railleries du mercredi. Alors le même ballet de chatouilles et d'enlacements, jusqu'à ce que l'un sorte en rougissant, l'autre nageant d'un coup vigoureusement.

Mais même ça, à dire vrai, ça ne l'amuse plus. Maintenant elle attend. Lentement fondent les pastilles de chlore. Les cheveux, la crasse, les poils se dissolvent ; la morve, le monoï, la sueur s'absorbent. On s'habitue à tout, il paraît. Vraiment ? La nuit tombe et le jour se lève. Les larmes invisibles se renouvellent d'elles-mêmes : un arrière-goût d'angoisse le mardi soir, d'épuisement le mercredi, de lassitude les autres jours.

Alors aujourd'hui, finalement, elle s'amenuise avec joie, tourbillonnant pour la dernière fois, gracieuse, en mille bulles légères. Elle ne regrette rien. Elle s'écoule lentement vers sa fin. Et quand ses dernières gouttes disparaissent dans l'égout, elle se dit qu'après tout, tout au bout c'est la mer.